

## LOUIS NAL, L'OFFICIER, LE RESISTANT, L'HOMME PUBLIC (1902-1949)

Louis Nal naît à Die (Drôme), le 5 mars 1902. Son père, agriculteur, décède accidentellement à l'âge de 47 ans. Attiré par l'armée, Louis Nal s'y engage après son service militaire. Maréchal des logis au 184<sup>e</sup> régiment d'artillerie à Valence, il intègre, en 1932, l'École d'artillerie de Poitiers. Promu sous-lieutenant, Louis Nal est affecté au 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie à Grenoble en 1934, puis, comme lieutenant, au 30<sup>e</sup> régiment d'artillerie divisionnaire à Orléans. Il devait commander, dès le début de la guerre, la 9<sup>e</sup> batterie de ce régiment, et être nommé capitaine au front, le 30 décembre 1939.

Durant la guerre, Louis Nal se bat sur la frontière de la Sarre, puis en Flandre et en Belgique. Fait prisonnier, il subit une dure captivité à l'oflag IV D en Silésie, où il contracte la maladie qui ne devait plus le quitter. Louis Nal est alors rapatrié sanitaire par la Croix-Rouge suisse, à Grenoble, où il est hospitalisé et où des soins intensifs le remettent sur pieds. Il est alors affecté au Parc d'artillerie, comme capitaine responsable des transports, et placé sous les ordres du commandant Henry Delaye.

Louis Nal procède alors au camouflage d'un important matériel de guerre, et organise, dès 1942 un réseau de résistance sous l'égide de l'ORA. En octobre 1943, sous le pseudonyme de « Brunet », patronyme de la mère de son épouse, Louis Nal prend le commandement de l'ensemble des GF du département, ceux de l'AS comme ceux de l'ORA. À la Libération, Louis Nal est nommé responsable des forces de police de l'Isère, sous l'autorité du préfet Reynier, et il s'acquitte parfaitement de sa tâche, empêchant que l'ordre ne soit troublé, comme certains le craignaient.

On ne peut s'empêcher de s'interroger: comment Louis Nal, grandement affaibli par la maladie, a-t-il pu faire face à une multitude d'activités, toutes plus éprouvantes physiquement et psychologiquement, les unes que les autres? Flaureau qui lui rend visite à la fin de 1943, le découvre étendu sur son lit :

« Je trouve en face de moi un homme aux traits tirés, au teint cendré, qui souffre visiblement et a de la peine pour s'exprimer. Je

comprends que je ne peux pas lui imposer la longue conversation que nous devons avoir pour fixer les modalités de notre future collaboration. Je lui demande de m'excuser d'être venu ainsi l'importuner et je lui propose d'aller chercher une jeune femme médecin, Simone Liothaud, qui acceptera de venir tout en restant discrète. À mon étonnement, il accepte alors qu'on me l'a dépeint comme un homme difficile à convaincre, prenant le contre-pied de ce qu'on lui suggère<sup>1</sup>. »

Lors de la réunion « Monaco », Reyniès propose que Louis Nal soit nommé membre du Comité exécutif de la France Combattante, comme représentant de l'AS et des MUR. Pel est entièrement d'accord :

« Alors que nous étions seul membre de l'exécutif sur la place de Grenoble (Benoît travaillant par ailleurs) nous débattant au milieu des pires difficultés pour le regroupement des forces de la Résistance en vue de passer une fois de plus à l'offensive contre le boche, nous avons eu la chance de rencontrer Brunet à son poste de combat. Nous voulons rendre ici au nom de notre parti un hommage public à cet officier qui grand blessé de guerre, ancien prisonnier de guerre et patriote fervent, a fait preuve dans toutes les circonstances où nous avons pu l'observer d'un courage exemplaire et d'un dévouement sans limites (allant parfois jusqu'à l'épuisement) à la cause de la Résistance et qui a été par excellence un élément d'union entre tous les groupes de la Résistance.

Dans la France libérée de demain, le capitaine Brunet sera peut-être notre adversaire politique, qu'importe. Nous pouvons dire aujourd'hui que le choix de Rolland, dans les circonstances présentes, est un choix heureux et nous sommes persuadés que cette opinion sera celle de tous ceux qui demain approcheront Brunet pour travailler avec lui<sup>2</sup>. »

Le chef résistant Nal, lorsqu'il habitait au 22 de la rue Joseph Rey à Grenoble, avait la Gestapo en vis-à-vis, installée dans un appartement dont une famille juive avait été chassée. Nal ne se cachait

---

1. Texte écrit en 1973, cité par Avallet, *Et Grenoble explosa*, p. 152.

2. Procès-verbal de la réunion « Monaco » du mardi 25 janvier 1944, cité par Bolle P., *Grenoble et le Vercors*, pp. 265-266.

pas à ses redoutables voisins. « Papa installa une grande chaise longue au milieu de notre grande cuisine. Il y restait le plus longtemps possible, fenêtre ouverte, jouant le rôle d'un grand malade. Cela ne pouvait passer inaperçu à nos nouveaux voisins.

Un matin, ouvrant leur fenêtre, ils nous saluèrent et nous répondimes poliment. (Ce qui d'ailleurs irritait une de nos autres voisines, qui nous l'ayant reproché, voulait nous dénoncer comme de mauvais Français... à la Libération... cela est assez cocasse, et elle fut complètement désorientée au jour J, en découvrant notre vrai rôle).

Papa expliqua à ses nouveaux vis-à-vis qu'il était très malade, officier rapatrié d'un Oflag de Silésie, et qu'il lui fallait beaucoup de repos. Ils comprirent très bien cette situation, et saluèrent toujours mon père, le matin en ouvrant leur fenêtre<sup>3</sup>. »

L'utilisation des ascenseurs étant bientôt interdite, sauf pour les handicapés, un de ses voisins de la Gestapo vient un jour lui apporter une clé pour utiliser l'ascenseur de l'immeuble. « Nous avons donc eu droit à cette visite de courtoisie. Il fallait jouer le rôle jusqu'au bout, papa était allongé sur sa chaise longue jouant les grands malades. La clé lui fut remise avec considération... et tous les vœux de meilleure santé<sup>4</sup>. »

Gravement malade, Louis Nal dut, après la Libération, suspendre ses fonctions de chef de la police de Grenoble. Sa maladie ne l'empêcha cependant pas d'être élu conseiller municipal et d'exercer son mandat à la limite de ses forces.

Sa santé s'étant gravement détériorée, Louis Nal s'éteint le 13 juin 1949, à son domicile de la rue Joseph Rey. Il avait 46 ans.

---

3. Vigelle-Nal G., *Souvenirs, 1939-1944*, texte dactylographié, Paris, 2000, t. 1, p. 38.

4. *Ibid.*, pp. 38-39.

## QUAND NAL N'ÉTAIT PAS ENCORE « BRUNET »

### **Pour Ginette Nal, une douce avant-guerre**

Grenoble, Fontainebleau et Orléans, où le lieutenant, puis le capitaine Nal est en garnison, représentent pour sa fille des moments privilégiés dont elle garde un souvenir ému :

« Nous étions en paix, et la vie de garnison était très agréable. Belle époque! Mais la dernière!

Il se donnait de belles fêtes, des défilés militaires, des revues. À Fontainebleau ce fut l'apothéose! Grande tenue pour les officiers, robes longues pour les dames, j'étais ravie...

À Grenoble, l'ambiance était plus calme, nous étions dans une garnison de montagne.

Mais, il y avait l'ordonnance qui m'accompagnait au lycée... peu drôle pour moi!... il ne devait pas me lâcher la main sur le parcours... et le pauvre, j'ai dû lui causer quelques tourments... Qu'il me pardonne. Je me rappelle qu'il cirait les bottes... il fallait que ces messieurs soient impeccables. Il était très dévoué, et s'appelait "Chatelet".

À Fontainebleau il y avait des chevaux de selle, dans toutes les manifestations et défilés. Je me souviens encore de papa, col glacé, raide, impeccable sur son cheval, j'en étais très fière.

À Orléans, notre dernière étape avant la guerre, mon père avait un cheval qui s'appelait "Zita", il l'emmenait promener, il passait toujours devant notre maison, et je pouvais caresser ce magnifique animal, il m'en est resté d'ailleurs une vraie passion pour les chevaux.

La vie se déroulait normalement, sans problème particulier.

Nous connaissions une bonne ambiance familiale, mon père avait deux amis, militaires de carrière comme lui, ces trois soldats étaient tellement liés d'amitié qu'ils épousèrent trois sœurs!

On peut en déduire la joie de nos réunions de famille!

Dans ce climat il y eut des bruits de guerre, puis elle fut là. Personne ne s'attendait à ce que nous allions connaître... Elle était là cette guerre. J'avais 12 ans<sup>5</sup>. »

### **Les angoisses de la guerre à Orléans**

C'est donc à Orléans, que la guerre surprend Louis Nal et sa famille. La petite Ginette a gardé des souvenirs précis de ces moments difficiles :

« La guerre était là! Difficile à croire!

J'avais 12 ans en 1939. Papa devait partir avec son régiment et son cheval Zita, sur le front. Il revint une fois en permission à Orléans, encore assez optimiste, et par la suite nous n'eûmes plus de ses nouvelles.

Nous habitons au 5<sup>e</sup> étage d'un grand immeuble d'angle, à quelques pas de la Loire. Avec une vue magnifique sur la ville; cela permit, hélas! d'avoir le triste privilège d'assister aux premiers bombardements allemands, sur les Aubrais, la gare principale d'Orléans.

Nous vivions dans l'angoisse de l'appel des sirènes, des avions survolant la ville, une vision d'enfer!

On nous distribua des masques à gaz, que nous devions toujours avoir à notre portée, accrochés par une sangle à notre épaule.

Nous eûmes l'obligation aux alertes de descendre aux abris.

Celui qui était près de notre immeuble était immense, sinistre, et il passait sous la Loire!

Nous y sommes restés de longues heures, en compagnie des voisins du quartier.

Tout est question d'habitude! La nuit, réveil sinistre, il fallait descendre, en chemise de nuit, un vêtement sur le dos. Il fallait se hâter, car les avions arrivaient rapidement dans un bruit d'enfer!

Nous ne remontions bien souvent que le matin.

---

5. *Ibid.*, pp. 4-5.